

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Insomnie

Dumitru Tsepeneag

Volume 13, numéro 6 (78), 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tsepeneag, D. (1971). Insomnie. *Liberté*, 13(6), 7–9.

INSOMNIE

Le vent fait grincer le chambranle de la fenêtre. Je venais de m'assoupir. D'un geste machinal, je tâte le mur, à gauche. Je le sens froid, rugueux. Dans la rue, on entend, de plus en plus fort, un martèlement de bottes. Ce sont des pas résolus, les pas de quelqu'un qui a un ordre à exécuter. Je me dresse sur mon séant. Le martèlement cesse soudain. Je tends l'oreille ; un faible bruit de fer râclé et de sourds clapotements, puis le silence. L'ampoule sale du lampadaire sur le trottoir opposé projette une lumière jaunâtre, sale. Il ne pleut plus. Il y a en face une maison à un seul étage, sans balcon. A l'une des fenêtres, pendant la journée, apparaît un homme gros, à képi d'agent, mais sans vareuse, juste en chemise coupée par des bretelles. Il sourit. Par-dessus le toit on aperçoit le clocher d'une église. De l'immeuble de droite je ne vois, en raison de la position où je me trouve, qu'une seule fenêtre éclairée — une lumière sanglante juste au-dessus de la croisée de ma fenêtre. De nouveau, j'entends le martèlement : ce sont à présent des pas pressés, ils s'éloignent. La fille de l'agent, ou peut-être sa femme, se montre aussi, parfois. Je ne me rends pas compte si elle est belle, mais parfois il me semble qu'elle l'est. On n'entend plus le martèlement. D'habitude je pose une chaise à la droite du lit, en guise de table de chevet. Je tends la main pour trouver les cigarettes. Je plonge les doigts dans le cendrier. Je me lève et vais à la fenêtre. Autour du lampadaire tourne un poisson assez grand, aux écailles violettes scintillantes. Il est

attaché au poteau par une ficelle ou un fil de fer et il tourne en conservant sans cesse la même distance, un mètre à peu près, et la même vitesse : comme un disque de phonographe. Le matin, dans la maison d'en face, à la fenêtre de la jeune fille, on entend de la musique. En ce moment il fait noir partout, sauf à cette fenêtre de droite, où l'on développe sans doute des photos, ce qui exige de la lumière rouge. Il ne pleut plus, la rue est partout mouillée ; le macadam brille sournoisement sous les lampadaires.

— Tu ne feras jamais un bon ingénieur.

Que pouvais-je répondre ?

Le poisson tourne sans arrêt à la même vitesse ; ses écailles ont acquis des reflets rougeâtres. Le ciel est toujours couvert. Il va recommencer à pleuvoir. Un soldat court vers l'entrée du parc. Il s'arrête, regarde derrière lui, reprend sa course. J'ai froid. Je monte au lit et me mets la couverture par-dessus les oreilles. J'ai mal au genou gauche. En chien de fusil sous la couverture, les genoux bien repliés, la figure tournée vers le mur. A côté, tante Mado se promène pieds nus dans sa chambre. La fenêtre grince encore. Est-ce le vent qui fait tourner le poisson autour du poteau, ou bien un mécanisme caché qui... ?

La fille de l'agent doit être très grande, elle a des bras longs et minces. Elle n'apparaît jamais à la fenêtre en même temps que son père. Et je ne l'ai pas vue non plus sortir de chez elle. Il est vrai que je ne l'ai pas épiée pendant plusieurs heures de suite. Je l'aperçois quelquefois le matin : elle ouvre la fenêtre, respire profondément, caresse ses cheveux qui lui arrivent aux épaules, peut-être regarde-t-elle vers ma fenêtre, peut-être ne regarde-t-elle pas ; ensuite elle referme et disparaît. Alors surgit l'agent, il a toujours son képi sur la tête ; il est gros et il sourit.

Dans la chambre voisine, tante Mado, nu-pieds, marche à petits pas sur le plancher. Elle ferait mieux de se tirer les cartes. Secouée, poussée par le vent, la fenêtre grince. Le lam-

padaire projette sa lumière jaunâtre, sale. En dessous, le poisson continue sans doute de tourner. J'essaye de me coller les genoux au ventre. On ne voit plus la fenêtre sanglante. Il doit pourtant exister un mécanisme, si petit, si simple qu'il soit !

Je tends la main pour sentir le mur rugueux, froid ; plus bas, près du plancher, l'humidité l'a gagné.